

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie."
E. HELLO.

(Suite.)

Il ne reste donc à la poésie lyrique de la Grèce que les sujets nationaux, philosophiques, ou les émotions plus intimes et personnelles du poète. Ce champ est vaste encore, et si les poètes de la Grèce n'y ont pas fait d'aussi riches moissons que David et les Prophètes, du moins les glaneurs n'ont pas manqué. Aucune nation peut-être n'eût un plus grand nombre de poètes lyriques. Depuis Homère jusques à Cléanthe, on n'en compte pas moins de vingt, tous célèbres dans l'antiquité, mais dont la plupart ne nous sont parvenus qu'avec leurs noms et les éloges des anciens.

Le premier que nous rencontrons au milieu du septième siècle avant J. C. fut *Archiloque* que l'antiquité plaçait à côté d'Homère. Les fragments qui nous restent ne peuvent nous donner une idée satisfaisante de ce génie malfaisant qui se vantait dans ses vers des lâchetés et des impudences de sa vie.

Alcman (7^e siècle) dont il ne reste pas plus de traces, fut le poète favori de Sparte. Ses chansons licencieuses qui faisaient les délices des Spartiates et l'éducation littéraire de leurs enfants prouvent peu éloquemment l'austérité fameuse et les vertus si vantées de la république de Lycurgue.

Alcée son contemporain, chantait bravement l'éclat des armes après avoir laissé son bouclier sur le champ de bataille. Plus brave aux orgies et aux débauches, il a laissé de sa corruption de courts mais dégoûtants trophées.

Mais rien n'égale à ce point de vue les fragments qui nous restent de *Sapho*. La corruption de cette femme éhontée lui a valu autant que son génie les éloges et l'admiration des anciens. Les quelques vers qui nous en restent ne sauraient être appréciés au point de vue de l'art à moins qu'on veuille appeler œuvre d'art la pure prostitution décente en vers élégants. Quelle femme pe due, avec un peu d'instruction, n'en pourrait faire autant? Quel mérite y aurait-il à décrire en vers élégants les plus viles et les plus brutales sensations? Quel serait l'idéal d'une si sublime poésie?—*Sapho* n'a pas fait autre chose. Et voilà ce que le plus applaudi des critiques de notre siècle, celui qui a prétendu introduire la philosophie dans la critique, n'a pas eu honte d'appeler "La poésie passionnée dans la mythologie et dans l'amour, la perfection de l'art grec." Dieu nous garde de cet amour et de cette perfection!

Le seul des poètes de cet époque qui n'ait point prostitué son génie, c'est *Lyrtée*. L'enthousiasme lyrique n'y déborde pas comme dans les chants de *Judith* et de *Débora*. L'émotion est contenue, mais forte et vraie. C'est l'image fidèle du courage Spartiate, rude et ferme, sans exaltation excessive et sans faiblesse.

La poésie populaire eut en Grèce deux chantres fameux. *Limonde* chantait avec charme la brièveté de la vie et racontait avec une douce émotion les légendes mythologiques. *Anacréon*, le poète du vin et de la volupté, eut le triste privilège de chanter ses honteux plaisirs aux jours de sa vieillesse avec autant de fraîcheur et de grâce que dans la maturité de son talent. C'est à peine si l'on trouve parmi les courts fragments qui nous restent de lui quelques inspirations honnêtes et décentes.

Nous arrivons au plus fameux des lyriques Grecs, *Pindare*. Il nous reste de lui quatre livres d'odes triomphales; les *Olympiques*, les *Isthmiques*, les *Pythiques*, et les *Néméennes*.

Certes, nous ne devons pas attendre ici les sublimes inspirations de David. Il y avait loin des solennités du temple et des fêtes de Jehovah aux palais et aux triomphes des petits rois de la Sicile et de la Grèce vainqueurs aux jeux publics. Il y avait loin de cette poésie hébraïque toute pleine des grands souvenirs religieux et nationaux, qui retentissait au milieu des milliers de voix et d'instruments et des transports d'un peuple à ces hymnes de *Pindare* inspirés par des solennités qui revenaient si souvent et chantées par un chœur de jeunes gens au festin de quelque roitelet moins remarquable que ses coursiers et ses mules. Le poète grec est loin de l'enthousiasme et du sublime des poètes hébreux. Quoique l'on ait dit, ce n'est point dans *Pindare* qu'il faut chercher l'idéal de la poésie lyrique.

Villemain a rapproché *Pindare* de *Bossuet*. C'est aller un peu loin. Il serait inutile autant qu'injuste de refuser à *Pindare* les dons éminents de la poésie, une imagination brillante et pleine de feu, un génie qui tend au sublime. Il a des pensées élevées, des maximes et des sentiments qui rappellent *Bossuet*. Tous deux parlent avec un mélange de simplicité sublime et de noble magnificence de la puissance et de la divinité, de la faiblesse et de la fragilité des hommes. Seulement, ce qui fait le fond continu de la pensée de *Bossuet* n'est que par éclair la pensée de *Pindare*. L'inspiration est rarement la même. Elle est moins haute, moins fréquente et moins profonde dans *Pindare*.

Bossuet est plus lyrique que *Pindare*. Son émotion est plus vraie; elle sort irrésistiblement de son âme remuée par la pensée des grandeurs de Dieu et du néant de la gloire humaine. Jamais dans *Bossuet* on n'aperçoit le travail de l'écrivain et les artifices de composition. Jamais l'enthousiasme soldé de *Pindare* n'oublie ces misérables habiletés dont l'inspiration n'a que faire.

On a beaucoup vanté l'enthousiasme de *Pindare* qui pénétré dans des éarts loin de son sujet. Toutefois ce *sublimement* qui éclate toujours magnifiquement à côté du sujet, parce que le sujet lui-même est vide d'intérêt, d'aspiration, n'est pas le fruit de l'inspiration.

Ce qu'il faut admirer dans *Pindare*, ce n'est pas l'inspiration puissante de la poésie lyrique. Ce n'est pas non plus un génie toujours vaste et sublime comme celui de *Bossuet*. Quelques rencontres d'idées et de style ne suffisent pas pour établir une comparaison sérieuse entre ces deux hommes si différents par l'inspiration et par les idées comme par le caractère.

Pindare va toujours chercher hors du sujet des ornements qui en dissimulent la stérilité. *Bossuet* n'en a pas d'autres que ceux qui naissent naturellement du sujet. Si *Pindare* est fécond en images sublimes, c'est qu'il croit au prestige de son art et qu'il sent le besoin d'en étaler toute la richesse. *Bossuet* n'est pas un chanteur de profession qui élève son enthousiasme à la hauteur de son salaire; il ne parle pas pour la gloire de l'éloquence et de la poésie qu'il foule sous ses pieds comme toutes les vanités humaines.

La comparaison des idées ne serait pas plus sérieuse. Si *Pindare* a de magnifiques sentences sur la toute-puissance de la divinité et la misérable grandeur des hommes, il n'en tient pas moins que "le succès est le premier des biens; que la gloire vient ensuite." Il répète souvent que "l'or est le plus précieux des biens." S'il loue la sagesse et la clémence de ses héros, il n'oublie pas leur libéralité. Le plus grand est ce-

lui qui paye le mieux. Il n'a pas laissé comme les autres de nombreux monuments de sa corruption. Un fragment d'une ode aux courtisanes de Corinthe laisse cependant soupçonner jusqu'où il pourrait descendre.

Il serait ridicule de rapprocher des sujets traités par ces deux hommes. Il n'est pas plus raisonnable de comparer leur manière. *Bossuet* est simple dans sa composition comme dans son style. Il est profond et sublime sans cesser d'être clair. *Pindare* est l'obscurité même. Il faut donc avoir plus le goût des rapprochements ingénieux que des jugements sérieux et raisonnables pour comparer ensemble ces deux hommes si éloignés par le caractère, les idées, les sentiments, les inspirations et les circonstances.

Tel fut *Pindare*. Poète fécond et brillant il sut avant tout chanter autre chose que son sujet et semer ses digressions de traits sublimes, de nobles sentiments, de grandes images, de maximes énergiquement exprimées. Il n'a chanté que par accident, en sortant de son sujet, ce qui fournit à la poésie ses plus hautes inspirations. Encore que les jeux publics de la Grèce fussent des solennités religieuses et nationales, le triomphe à la course et au pugilat était un trop mince événement pour inspirer des chants sublimes et une poésie vraiment religieuse et nationale. *Pindare* le savait bien. C'est, je le répète, la raison de ces digressions fameuses et peu comprises que le poète faisait non pour paraître enthousiaste et inspiré mais pour avoir des sujets plus dignes de son génie. Quand il célèbre un vainqueur Thébain, il oublie les jeux pour ne penser qu'à sa patrie; son âme s'élève et sa poésie est vraiment une poésie patriotique.

La vraie poésie lyrique de la Grèce, sa poésie nationale et religieuse est celle qui retentissait sur le théâtre. *Eschyle* est avant tout un poète lyrique, le plus grand de la Grèce. Les *Perses* sont un chant de victoire; l'*Agamemnon* un hymne triomphal et un chant funèbre. Le *Prométhée enchaîné* est la conception la plus élevée de la poésie antique. Dans tout le théâtre d'*Eschyle* on sent le souffle d'un génie puissant qui chante sur tous les tons de la lyre les traditions religieuses et nationales et les douleurs de l'humanité luttant contre la fatalité. Sa poésie est terrible, grande, enthousiaste, impétueuse, pleine de fougue et quelquefois de pitié et de grâce.

Aucun poète ancien n'a chanté sa patrie avec plus d'amour que *Sophocle* dans les chœurs de son *Électre* à *Colonne*. Ses tragédies sont souvent pleines d'une morale élevée, et les chœurs tour-à-tour gracieux, terribles et doux.

Euripide moins hardi que ses prédécesseurs a atteint dans son *Hippolyte* une élévation morale rare dans l'antiquité. La pureté des sentiments et l'exquise harmonie de ses vers lui donnent quelquefois des charmes qui ne cèdent en rien à ceux de *Sophocle*.

IV

DE LA POESIE LYRIQUE CHEZ LES LATINS

Rome égala la corruption de la Grèce sans égaler son génie. Il n'est donc pas surprenant qu'elle lui soit restée inférieure dans la poésie lyrique. Là où il n'y a plus en religion qu'un scepticisme glacé, en politique que le calme et la tranquillité de l'asservissement et de la mort, dans la famille que le plus audacieux mépris du lien conjugal, quelle grande émotion peut s'élever au fond des cœurs et s'épancher à flots impétueux et profonds?

Rome d'ailleurs, même dans ses jours héroïques connut rarement les entraînements de l'enthousiasme. Elle eut avant tout dans les lettres comme dans la politique le talent des combinaisons, le génie du calcul. Ce n'est pas ce qu'il faut à la poésie lyrique. On ne combine pas les émotions du cœur par un ingénieur, caprice de l'esprit. Rome n'eut qu'un poète lyrique qui n'a presque aucune inspiration lyrique.

Catulle est licencieux et obscène. A peine dans sa poésie parfois gracieuse et simple, peut-on trouver quelques inspirations décentes comme celle de l'*Épithalame de Manlius*.

Horace qui n'était pas plus grand poète que *Catulle* demanda comme lui son inspiration à la lyre grecque plus encore qu'aux grandes émotions de son temps. Ses odes merveilleusement composées et parfaitement écrites sont l'œuvre de son esprit plus que de son cœur.

(La suite au prochain numéro)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

NOS GRAVURES

ASILE DES ALIENÉS A LA LONGUE POINTE

Le ministère local a eu la pensée de confier les aliénés aux soins des Religieuses de la Providence, de Montréal.

Cent cinquante aliénés sont déjà sous la garde des Religieuses de la Providence, soit dans les anciennes casernes d'Hochelega, soit dans leur maison de la Longue-Pointe. Mais ce ne sont là, et ce ne peuvent être là, que des dispositions provisoires, car elles sont déjà insuffisantes.

Aussi, les Religieuses ont elles entrepris de construire, sur le promontoire de la Longue-Pointe, un vaste asile où elles pourront réunir, dans les conditions les plus favorables, les aliénés des deux sexes.

Les travaux de maçonnerie de cette partie sont déjà assez avancés pour donner une idée de l'étenlue qu'auront les bâtiments quand ils seront achevés, et des commodités qu'ils offriront pour la distribution et l'aménagement des divers services que comporte une maison de ce genre.

La façade de l'édifice se développera sur une longueur totale de 571 pieds.

Le bâtiment central aura 61 pieds de façade sur 160 pieds de profondeur. Il comportera un sous-sol ou *basement*, 4 étages pleins et une mansarde.

Deux corps de bâtiments un peu en retraite, l'un à droite, l'autre à gauche, ayant chacun 90 pieds de façade sur 33 pieds de profondeur, 3 étages pleins entre un sous-sol et une mansarde, se relieront chacun par son extrémité à une aile transversale en alignement avec le bâtiment central, développant 28 pieds sur la façade et

96 pieds sur la profondeur. Chacune de ces ailes aura un sous sol, 4 étages pleins et une mansarde.

Partant de ces ailes, et en retraite comme les bâtiments adjoignant au corps central, l'un à droite l'autre à gauche, s'étendront deux corps de bâtiments ayant chacun une façade de 72 pieds sur une profondeur de 33, avec sous-sol, 3 étages pleins et une mansarde. Chacun de ces deux bâtiments aboutira sur une aile transversale en alignement avec le corps central et avec les deux autres ailes parallèles, et présentera une façade de 33 pieds sur une profondeur de 72, avec un sous sol, 4 étages et une mansarde.

Enfin l'ensemble des constructions sera complété, à chacune des extrémités, par une sorte de tour octogone ayant 14 pieds sur 33.

Un système de ventilation aussi perfectionné que possible sera appliqué à l'aération de toutes les parties du local.

À l'arrière de ces bâtiments destinés aux malades, seront placées les servitudes. Entre autres, une buanderie de 50 pieds sur 100, en dessous de laquelle sera creusée une cave de mêmes dimensions; au-dessus régneront 2 étages surhaussés d'une mansarde.

Dans une construction de 48 pieds sur 50, sera logée une machine à vapeur qui amènera du St. Laurent dans des réservoirs l'eau nécessaire à l'alimentation de l'appareil de chauffage et aux divers autres besoins et usages de la maison.

En outre des conditions requises pour le bon aménagement intérieur d'un asile d'aliénés, il faut encore des conditions extérieures qui se trouvent groupées à la Longue-Pointe.

Ainsi cette localité, distante de Montréal de 4 milles seulement, est d'un accès facile en toutes saisons; elle a de plus l'avantage d'être à l'écart du bruit sans être isolée; enfin elle jouit du privilège d'une salubrité parfaite.

LA CATASTROPHE DE L'HOMME VOLANT.

Nous représentons de Groof au moment où il vient de se séparer du ballon qui, le 9 juillet dernier, l'a emporté au-dessus du jardin de Cremorne à Londres.

Que l'on se place par la pensée sur le trépied, maintenant chaviré, où pendant son ascension de Groof a pu mesurer l'abîme dans lequel il devait se précipiter!

Ne faut-il pas avoir le cœur doublé d'un triple airain pour se décrocher et se lancer en plein infini sans autre secours qu'une machine dont la fragilité fait frissonner les aéronautes, dont la complication fait paître les mécaniciens!

L'appareil, dont l'équilibre est rompu d'une façon irrémédiable, définitive, a été construit avec un soin minutieux dont il ne reste plus en ce moment aucune trace. De meurant horizontales et fauchonnant toutes deux, les ailes eussent fait parachutes. Quoique la queue n'eût été qu'un poids inutile, de Groof, homme lesté, robuste, plein d'ardeur, de jeunesse, de santé, fut sans doute arrivé à terre sans s'écraser.

Mais on ne voit tourbillonner dans les airs qu'un affreux mélange de poutres, de ficelles, de toiles, de baleines, de membres encore vivants, crispés! Ce monstrueux amas est l'œuvre à laquelle un chercheur persévérant, courageux, habile ouvrier, a usé sa vie entière! Il a communiqué sa foi à la femme qui porte son nom et qui dans quelques minutes va s'évanouir en face de son cadavre pantelant, mutilé.

De Groof était parvenu à organiser le rappel de ses ailes à l'aide d'excellents ressorts en caoutchouc très-habilement disposés. Il avait combiné avec une très-grande adresse des cordages destinés à les abaisser avec toute la force qu'une conviction inflexible peut donner à des muscles d'acier. Mais la seule chose à laquelle il n'avait pas songé semble avoir été sa sécurité. Il ne s'est pas demandé ce qui arriverait si sa force musculaire n'était pas suffisante pour agir des deux côtés. Aussi une des ailes paralysée se dressa impuissante, la pointe dirigée vers le ciel. L'autre s'éleva et s'abaisse fébrilement, mais d'une façon, hélas! inutile. Le malheureux s'affaissa comme un aéroliithe précipité du firmament. Il va se briser contre terre, mais il n'a pas perdu l'espoir, car il tient encore ses cordes en main.

Son dernier mouvement est une protestation sublime; car ceux qui le ramassent au milieu des débris de son naufrage, prétendent que par un effort surhumain il essaye encore de se retourner.

Subitement affranchi d'un poids de 400 kilos, le ballon bondit. Resté seul dans la nacelle, l'aéronaute *Lymmonds* s'évanouit.

Il se réveillera au moment où l'aérostat touchera terre. Il se trouvera épouvanté au milieu d'une voie ferrée, à l'avant d'une locomotive qui arrive à toute vapeur.

Sans le dévouement du mécanicien et de quelques généreux citoyens qui risquent leur vie pour l'arracher à la plus cruelle des morts, il périssait hideusement aplati. Son sort était pire que celui de l'homme volant.